Héritage

HERITAGE_cs6_pc.indd 3 20/05/2020 15:46

Du même auteur

Le Voyage d'Octavio, roman, Rivages, 2015 ; Rivages Poche, 2016.
Jungle, récit, Paulsen, 2016 ; Rivages Poche, 2017.
Sucre noir, roman, Rivages, 2017 ; Rivages Poche, 2019.
Naufrages, nouvelles, Rivages Poche, 2020.

HERITAGE_cs6_pc.indd 4 20/05/2020 15:46

Miguel Bonnefoy

Héritage

Rivages

HERITAGE_cs6_pc.indd 5 20/05/2020 15:46

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Ce livre a été écrit à la Villa Medici, entre 2018 et 2019.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020

HERITAGE_cs6_pc.indd 6 20/05/2020 15:46

Pour Selva,
toi qui es la seule à connaître la suite.

HERITAGE_cs6_pc.indd 7 20/05/2020 15:46

HERITAGE_cs6_pc.indd 8 20/05/2020 15:46

« Ceux qui ne peuvent se rappeler leur passé sont condamnés à le répéter. »

George Santayana

HERITAGE_cs6_pc.indd 9 20/05/2020 15:46

HERITAGE_cs6_pc.indd 10 20/05/2020 15:46

Lazare

Lazare Lonsonier lisait dans son bain quand la nouvelle de la Première Guerre mondiale arriva jusqu'au Chili. À cette époque, il avait pris l'habitude de feuilleter le journal français à douze mille kilomètres de distance, dans une eau parfumée d'écorces de citron, et plus tard, lorsqu'il revint du front avec une moitié de poumon, ayant perdu deux frères dans les tranchées de la Marne, il ne put jamais réellement séparer l'odeur des agrumes de celle des obus.

Selon le récit familial, son père avait autrefois fui la France avec trente francs dans une poche et un pied de vigne dans l'autre. Né à Lons-le-Saunier, sur les coteaux du Jura, il tenait un vignoble de six hectares quand la maladie du phylloxéra apparut, sécha ses ceps et le poussa à la faillite. Il ne lui resta en quelques mois, après quatre générations de vignerons, en contrebas des versants, que des racines mortes dans des vergers de pommiers et des plantes sauvages desquelles il tirait une absinthe triste. Il quitta ce pays de calcaire et de céréales, de morilles et de noix, pour s'embarquer sur un navire en fer qui partait du Havre

HERITAGE_cs6_pc.indd 11 20/05/2020 15:46

en direction de la Californie. Le canal de Panama n'étant pas encore ouvert, il dut faire le tour par le sud de l'Amérique et voyagea pendant quarante jours, à bord d'un cap-hornier, où deux cents hommes, entassés dans des soutes remplies de cages à oiseaux, jouaient des fanfares si bruyantes qu'il fut incapable de fermer l'œil jusqu'aux côtes de la Patagonie.

Un soir qu'il errait comme un somnambule dans un couloir de couchettes, il vit dans l'ombre une vieille femme couverte de bracelets, aux lèvres jaunes, assise sur une chaise de rotin, au front tatoué d'étoiles, qui lui fit signe d'approcher.

– Tu n'arrives pas à dormir ? demanda-t-elle.

Elle sortit de son corsage une petite pierre verte, creusée de cavernes minuscules et scintillantes, pas plus grosse qu'une perle d'agate.

– C'est trois francs, lui dit-elle.

Il paya, et la vieille femme brûla la pierre sur une écaille de tortue qu'elle agita sous son nez. La fumée lui monta si brusquement à la tête qu'il crut défaillir. Cette nuit-là, il dormit pendant quarante-sept heures d'un sommeil ferme et profond, en rêvant à des vignes d'or parsemées de créatures marines. À son réveil, il vomit tout ce qu'il avait dans le ventre et ne put se lever du lit tant son corps lui parut d'une lourdeur insoutenable. Il ne sut jamais si ce furent les fumées de la vieille gitane ou l'odeur fétide des cages à oiseaux, mais il sombra dans un état de fièvre délirante pendant la traversée du détroit de Magellan, hallucina parmi ces cathédrales de glace, voyant sa peau se couvrir de taches grises comme si elle s'effritait en

HERITAGE_cs6_pc.indd 12 20/05/2020 15:46

cendres. Le capitaine, qui avait appris à reconnaître les premiers signes de la magie noire, n'eut besoin que d'un coup d'œil pour deviner les dangers d'une épidémie.

– La fièvre typhoïde, déclara-t-il. On le descendra à la prochaine escale.

C'est ainsi qu'il débarqua au Chili, à Valparaíso, en pleine guerre du Pacifique, dans un pays qu'il ne savait pas placer sur une carte et dont il ignorait tout à fait la langue. À son arrivée, il rejoignit la longue queue qui s'étirait devant un entrepôt de pêche avant d'atteindre le poste de douane. Il s'aperçut que l'agent du service d'immigration posait systématiquement deux questions à chaque passager avant de tamponner leur fiche. Il en conclut que la première devait concerner sa provenance, et la deuxième, logiquement, sa destination. Quand vint son tour, l'agent lui demanda, sans lever ses yeux sur lui :

– *Nombre ?*

Ne comprenant rien à l'espagnol, mais convaincu d'avoir deviné la question, il répondit sans hésiter :

– Lons-le-Saunier.

Le visage de l'agent n'exprima rien. Avec un geste fatigué de la main, il nota lentement :

Lonsonier.

– *Fecha de nacimiento ?*

Il reprit :

– Californie.

L'agent haussa les épaules, écrivit une date et lui tendit sa fiche. À partir de cet instant, cet homme qui avait quitté les vignobles du Jura fut rebaptisé

HERITAGE_cs6_pc.indd 13 20/05/2020 15:46

Lonsonier et naquit une seconde fois le 21 mai, jour de son arrivée au Chili. Au cours du siècle qui suivit, il ne reprit jamais la route vers le nord, découragé par le désert d'Atacama autant que par la sorcellerie des chamanes, ce qui lui faisait dire parfois en regardant les collines de la Cordillère :

– Le Chili m'a toujours fait penser à la Californie.

Bientôt, Lonsonier s'habitua aux saisons inversées, aux siestes en milieu de journée et à ce nouveau nom qui, malgré tout, avait conservé des sonorités françaises. Il sut annoncer les tremblements de terre et ne tarda pas à remercier Dieu pour tout, même pour le malheur. Au bout de quelques mois, il parlait comme s'il était né dans la région, roulant les « r » comme les pierres d'une rivière, trahi pourtant par un léger accent. Comme on lui avait appris à lire les constellations du zodiaque et à mesurer les distances astronomiques, il déchiffra la nouvelle écriture australe, où l'algèbre des étoiles était fugitive, et comprit qu'il s'était installé dans un autre monde, fait de pumas et d'araucarias, un premier monde peuplé de géants de pierre, de saules et de condors.

Il fut engagé comme chef de culture dans le domaine viticole de Concha y Toro et créa plusieurs chais, qu'on appelait *bodegas*, dans les fermes d'éleveurs de lamas et de dresseuses d'oies. La vieille vigne française, sur la robe de la Cordillère, réclamait une seconde jeunesse dans ce lambeau de terre, étroit et long, suspendu au continent comme une épée à sa ceinture, où le soleil était bleu. Rapidement, il intégra un cercle fait d'expatriés, de transplantés, de

HERITAGE_cs6_pc.indd 14 20/05/2020 15:46

chilianisés, reliés par d'habiles alliances et enrichis par le commerce du vin étranger. Lui qui avait pris la route vers l'inconnu, qui était un humble vigneron, un pauvre paysan, se trouva brusquement à la tête de plusieurs domaines et devint un ingénieux homme d'affaires. Rien, ni les guerres ni le phylloxéra, ni les soulèvements ni les dictatures, ne pouvait désormais troubler sa nouvelle prospérité, si bien que, lorsqu'il fêta sa première année à Santiago, Lonsonier bénit le jour où une gitane, à bord d'un navire en fer, avait brûlé une pierre verte sous son nez.

Il se maria avec Delphine Moriset, une rousse frêle et délicate, aux cheveux raides, issue d'une ancienne famille bordelaise, marchande de parapluies. Delphine racontait que sa famille avait décidé d'émigrer à San Francisco, à la suite d'une sécheresse en France, dans l'espoir d'ouvrir un magasin en Californie. Les Moriset avaient traversé l'Atlantique, longé le Brésil et l'Argentine, avant de passer par le détroit de Magellan où ils firent une escale dans le port de Valparaíso. Par une ironie de l'histoire, ce jour-là, il pleuvait. Son père, M. Moriset, en homme décidé, était descendu sur le quai et avait vendu en une heure tous les parapluies qu'il avait emportés dans de grandes malles scellées. Ils n'avaient jamais repris le bateau pour San Francisco et s'étaient établis définitivement dans ce pays bruineux, serré entre une montagne et un océan, où l'on disait que, dans certaines régions, la pluie pouvait tomber pendant un demi-siècle.

Le couple, uni par les accidents du destin, s'installa à Santiago dans une maison de style andalou, sur la

HERITAGE_cs6_pc.indd 15 20/05/2020 15:46

rue Santo Domingo, près du fleuve Mapocho dont les crues suivaient la fonte des neiges. La façade était cachée par trois citronniers. Les pièces, toutes hautes de plafond, exhibaient un mobilier d'époque Empire composé de vanneries en osier de Punta Arenas. En décembre, on faisait venir des spécialités françaises et la maison se remplissait de cartons de citrouilles et de paupiettes de veau, de cages pleines de cailles vivantes et de faisans déplumés, déjà posés sur leur plateau d'argent, dont les chairs étaient si raffermies par le voyage qu'on ne pouvait les couper à l'arrivée. Les femmes se livraient alors à des expériences culinaires invraisemblables qui semblaient plus proches de la sorcellerie que de la gastronomie. Elles mêlaient aux vieilles traditions des tables françaises la végétation de la Cordillère, embaumant les couloirs d'odeurs mystérieuses et de fumées jaunes. On servait des *empanadas* farcies de boudin, du coq au malbec, des *pasteles de jaiba* avec du maroilles, et des reblochons si puants que les servantes chiliennes pensaient qu'ils provenaient sans doute de vaches malades.

Les enfants qu'ils eurent, dont les veines n'avaient pas une seule goutte de sang latino-américain, furent plus français que les Français. Lazare Lonsonier fut le premier d'une fratrie de trois garçons qui virent le jour dans des chambres aux draps rouges, sentant l'*aguardiente* et la potion de serpent. Bien qu'entourés de matrones qui parlaient le mapuche, leur première langue fut le français. Leurs parents n'avaient pas voulu leur refuser cet héritage qu'ils avaient arraché aux migrations, qu'ils avaient sauvé de l'exil. C'était

HERITAGE_cs6_pc.indd 16 20/05/2020 15:46

entre eux comme un refuge secret, un code de classe, à la fois le vestige et le triomphe d'une vie précédente. L'après-midi de la naissance de Lazare, alors qu'on le baptisait sous les citronniers de l'entrée, on se rendit en procession dans le jardin et, vêtus de ponchos blancs, on célébra cet instant en repiquant le pied de vigne que le vieux Lonsonier avait conservé avec un peu de terre dans un chapeau.

– Maintenant, dit-il en tassant la terre autour du tronc, nous avons réellement planté nos racines.

Dès lors, sans jamais y avoir été, le jeune Lazare Lonsonier imagina la France avec la même fantaisie que les chroniqueurs des Indes avaient probablement imaginé le Nouveau Monde. Il passa sa jeunesse dans un univers d'histoires magiques et lointaines, protégé des guerres et des bouleversements politiques, rêvant d'une France qu'on avait dépeint comme une sirène. Il y voyait un empire qui avait poussé si loin l'art du raffinement que les récits des voyageurs ne parvenaient pas à dépasser l'empire lui-même. La distance, le déracinement, le temps, avaient embelli ces lieux que ses parents avaient quittés avec amertume, de sorte que, sans la connaître, la France lui manquait.

Un jour, un jeune voisin avec un accent germanique lui demanda de quelle région venait son nom. Ce garçon blond, au port élégant, était issu d'une immigration de colons allemands au Chili, vingt ans plus tôt, dont la famille s'était installée dans le Sud pour travailler les terres avares de l'Araucanie. Lazare rentra chez lui avec la question au bout des lèvres. Le

HERITAGE_cs6_pc.indd 17 20/05/2020 15:46

soir même, son père, conscient que toute sa famille avait hérité son patronyme d'un malentendu à la douane, lui murmura à l'oreille :

– Quand tu iras en France, tu rencontreras ton oncle. Il te racontera tout.

– Il s'appelle comment ?

– Michel René.

– Il habite où ?

– Ici, dit-il en posant un doigt sur son cœur.

Les traditions du vieux continent étaient si bien enracinées dans la famille qu'au mois d'août, personne ne fut surpris de voir arriver la mode des « bains ». Le père Lonsonier revint un après-midi avec des opinions sur la propreté domestique et importa une baignoire sur pied, dernier modèle, en fonte émaillée, avec quatre pattes de lion en bronze, qui ne présentait ni robinet ni écoulement, mais seulement un large ventre de femme enceinte où deux personnes pouvaient tenir côte à côte en position fœtale. Madame fut impressionnée, les enfants s'amusèrent de ses proportions et le père expliqua qu'elle était faite en défenses d'éléphant, prouvant ainsi qu'ils tenaient devant eux sans doute la découverte la plus fascinante qui soit depuis la machine à vapeur ou l'appareil photographique.

Pour la remplir, il fit appel à Fernandito Bracamonte, *el aguatero*, le porteur d'eau du quartier, père d'Hector Bracamonte qui devait jouer, quelques années plus tard, un rôle capital dans la généalogie familiale. Déjà à cet âge, c'était un homme courbé comme une branche de bouleau, avec d'énormes mains d'égoutier,

HERITAGE_cs6_pc.indd 18 20/05/2020 15:46

qui traversait la ville à dos de mule en transportant des barriques d'eau chaude sur une charrette, montait dans les étages et emplissait les bassines avec des gestes fatigués. Il disait être l'aîné d'une fratrie vivant de l'autre côté du continent, dans les Caraïbes, parmi lesquels Severo Bracamonte le chercheur d'or, un restaurateur d'église de Saint-Paul-du-Limon, une utopiste de Libertalia et un *maracucho* chroniqueur qui répondait au nom de Babel Bracamonte. Mais malgré cette fratrie nombreuse, personne ne sembla se préoccuper de lui le soir où des pompiers le trouvèrent noyé à l'arrière d'un camion-citerne.

On installa la baignoire au centre de la pièce et, comme tous les Lonsonier s'y baignaient à tour de rôle, les uns après les autres, on y fit tremper des citrons du porche pour purifier l'eau et on ajouta un pont en bois de bambou pour feuilleter le journal.

C'est pourquoi, en août 1914, lorsque la nouvelle de la Première Guerre mondiale arriva jusqu'au Chili, Lazare Lonsonier lisait dans son bain. Une pile de journaux était apparue le même jour avec deux mois de retard. *L'Homme Enchaîné* publiait les télégrammes de l'empereur Guillaume au tsar. *L'Humanité* annonçait le meurtre de Jaurès. *Le Petit Parisien* informait de l'état de siège général. Mais la dépêche la plus récente du *Petit Journal* affichait, en caractères menaçants sur une grande manchette, que l'Allemagne venait de déclarer la guerre à la France.

– *Pucha*, lâcha-t-il.

Cette nouvelle lui fit prendre conscience de la distance qui les séparait. Il se sentit brusquement envahi

HERITAGE_cs6_pc.indd 19 20/05/2020 15:46

d'un sentiment d'appartenance à ce pays lointain, attaqué à ses frontières. Il bondit hors de sa baignoire et, bien qu'il ne vît dans le miroir qu'un corps efflanqué, rabougri et inoffensif, inapte au combat, il éprouva néanmoins un regain d'héroïsme. Il gonfla ses muscles et une sobre fierté chauffa son cœur. Il crut reconnaître le souffle de ses ancêtres et sut à cet instant, avec un soupçon craintif, qu'il devait obéir au destin qui, depuis une génération, jetait les siens vers l'océan.

Il noua une serviette autour de sa taille et descendit dans le salon, le journal à la main. Devant sa famille rassemblée, dans une épaisse odeur d'agrumes, il leva le poing et déclara :

– Je pars me battre pour la France.

En ce temps-là, le souvenir de la guerre du Pacifique était toujours vivant. L'affaire Tacna-Arica, provinces conquises par le Chili sur le Pérou, créait encore des conflits frontaliers. L'armée péruvienne étant instruite par la France, l'armée chilienne par l'Allemagne, il ne fut pas difficile pour les enfants d'immigrés européens, qui naquirent sur le flanc de la Cordillère, de voir dans la discorde de l'Alsace-Lorraine une coïncidence avec celle de Tacna-Arica. Les trois frères Lonsonier, Lazare, Robert et Charles, étalèrent une carte de France sur la table et se mirent à étudier méticuleusement le déplacement des troupes, sans avoir la moindre idée de ce qu'ils voyaient, persuadés que leur oncle Michel René luttait déjà dans les prairies de l'Argonne. Ils interdirent de jouer Wagner dans leur

HERITAGE_cs6_pc.indd 20 20/05/2020 15:46

salon et, un *pisco* à la main, sous la clarté d'une lampe, s'amusèrent à nommer les fleuves, les vallées, les villes et les hameaux. En quelques jours, ils recouvrirent le plan de punaises de couleur, d'épingles à tête, et de petits drapeaux en papier. Les servantes observaient cette pantomime avec consternation, en respectant l'ordre de ne pas mettre le couvert tant que la carte était sur la table, et personne dans la maison ne comprit comment on pouvait se battre pour une région où l'on n'habitait pas.

Pourtant, à Santiago, la guerre résonna comme un appel voisin, si puissant qu'il fut bientôt au centre de toutes les conversations. Brusquement, une autre liberté, celle du choix, celle de la patrie, était là, partout, affirmant sa présence et sa gloire. Sur les murs du consulat et de l'ambassade étaient collées des affiches qui avertissaient de la mobilisation générale et annonçaient des collectes de fonds. Des éditions spéciales étaient imprimées à la hâte et des demoiselles, qui ne parlaient que l'espagnol, fabriquaient des boîtes de chocolats en forme de képi. Un aristocrate Français, installé au Chili, déposa une légation de trois mille pesos pour récompenser le premier soldat franco-chilien qui serait décoré pour fait d'armes. Les cortèges se formèrent sur les boulevards principaux et les navires commencèrent à se remplir de recrues, fils ou petit-fils de colons, qui partaient garnir les rangs, les visages confiants, les sacs remplis de costumes pliés et d'amulettes en écailles de carpe.

Ce spectacle était si séduisant, si radieux, qu'il fut impossible pour les trois Lonsonier de résister

HERITAGE_cs6_pc.indd 21 20/05/2020 15:46

au désir ardent de participer à cette levée en masse, entraînés par cette heure grandiose. En octobre, sur l'avenue Alameda de Santiago, devant quatre mille personnes, ils firent partie des huit cents franco-chiliens qui quittèrent la gare de Mapocho en direction de Valparaíso, où ils devaient embarquer sur un navire pour la France. Une messe fut célébrée dans l'église de San Vicente de Paul, entre la rue du 18-Septembre et San Ignacio, et une bande militaire interpréta *La Marseillaise* à haute volée devant un parterre tricolore. On raconta plus tard que les réservistes étaient si nombreux qu'il fallut ajouter des wagons spéciaux en queue de l'express *del norte*, et que certains jeunes volontaires, tardifs, mirent quatre jours à pied pour franchir la Cordillère des Andes, enneigée à cette saison de l'année, pour rejoindre le navire à Buenos Aires.

La traversée fut longue. La mer produisit sur Lazare une impression mêlée d'angoisse et d'émerveillement. Tandis que Robert lisait tout le jour dans sa cabine, tandis que Charles s'entraînait sur le pont, il fumait en écoutant les rumeurs qui circulaient parmi les autres recrues. Le matin, ils entonnaient des chants militaires et des marches héroïques, mais le soir, au crépuscule, assis en cercle, ils se racontaient des histoires épouvantables où l'on disait qu'au front il pleuvait des cadavres d'oiseaux, que la fièvre noire faisait germer des escargots dans le ventre, que les Allemands taillaient au couteau leurs initiales sur la peau de leurs prisonniers, qu'on signalait des maladies disparues

HERITAGE_cs6_pc.indd 22 20/05/2020 15:46

depuis le Baron de Pointis. Encore une fois, Lazare évoquait la France comme une chimère, une architecture faite de récits, et au bout de quarante jours, quand il distingua ses côtes, il se rendit compte que la seule pensée qu'il n'avait pas envisagée fut qu'elle existât réellement.

Pour son débarquement, il s'était vêtu d'un pantalon de velours côtelé, de mocassins à semelle mince et d'une veste en maille torsadée qu'il avait héritée de son père. Habillé à la chilienne, il mettait pied à terre dans ce port avec l'ingénuité de l'adolescent qu'il avait été, et non avec la fierté du soldat qu'il allait devenir. Charles portait une tenue de marin, une chemise à rayures bleues et un bonnet de coton surmonté d'un pompon rouge. Il s'était taillé une moustache fine, parfaitement symétrique, ornant la lèvre comme ses glorieux ancêtres gaulois, dont il couchait l'épi avec une pointe de salive. Robert avait une chemise à plastron, un pantalon de satin, et laissait pendre au-dessus de sa taille une montre en argent, qu'il avait attachée à une chaînette, dont on découvrit, le jour de son décès, qu'elle avait toujours donné l'heure chilienne.

La première chose qu'ils remarquèrent en descendant sur le quai fut le parfum, presque identique à celui du port de Valparaíso. Ils n'eurent pas le temps de l'évoquer car aussitôt on les mit en file devant un commandement de la compagnie, et on leur distribua des uniformes, un pantalon rouge, une capote fermée par deux rangs de boutons, des guêtres et une paire de brodequins en cuir. Ils montèrent ensuite dans des camions militaires qui transportaient

HERITAGE_cs6_pc.indd 23 20/05/2020 15:46

des milliers de jeunes immigrés sur les champs de bataille, venus se déchirer au sein même d'un continent que leurs pères avaient autrefois quitté sans retour. Assis sur des bancs face à face, nul ne parlait le français que Lazare avait lu dans les livres, avec des traits d'esprit et des mots choisis, mais on donnait des ordres sans poésie, on insultait un ennemi qu'on ne voyait jamais, et le soir, à l'arrivée, alors qu'il faisait une queue devant quatre larges casseroles en fonte, où deux cuisiniers réchauffaient du ragoût plein d'os, il n'entendit que des dialectes bretons et provençaux. L'espace d'un instant, il fut tenté de reprendre le bateau, de repartir chez lui, de retourner par où il était venu, mais il se souvint de sa promesse et décida que si un quelconque devoir patriotique existait au-delà des frontières, c'était bien celui de défendre le pays de ses ancêtres.

Les premiers jours, Lazare Lonsonier fut si occupé à consolider les tranchées, à installer des rondins et des claies, à aménager le sol en posant des panneaux quadrillés, qu'il n'eut pas le temps de ressentir la nostalgie du Chili. Avec ses frères, ils passèrent plus d'un an à installer des barbelés, à diviser des rations de nourriture et à transporter des malles d'explosifs, au milieu de longues allées bombardées, entre des batteries d'artillerie, d'une ligne à une autre. Au début, pour conserver une dignité de soldat, ils se lavaient à petite eau, quand ils trouvaient une source propre, avec un peu de savon qui couvrait leurs bras d'une mousse grise. Ils se laissèrent pousser la barbe, par mode plus que par négligence, afin d'avoir l'honneur

HERITAGE_cs6_pc.indd 24 20/05/2020 15:46

d'être appelés eux aussi « poilus ». Mais les mois passant, le prix de la dignité devint humiliant. Par groupe de dix, ils se livraient à l'exercice dégradant de l'épouillage, nus dans un pré, leurs vêtements plongés dans de l'eau bouillante, frottant leur fusil avec un mélange de suie et de dégras, puis se rhabillaient avec des uniformes râpés, crottés, déchirés, dont l'odeur devait poursuivre Lazare jusqu'aux heures les plus sombres de la montée du nazisme.

La rumeur courut qu'on donnerait trente francs à celui qui ramènerait une information du front ennemi. Rapidement, dans les pires conditions, des fantassins affamés tentèrent leur chance en rampant au milieu des cadavres couverts de larves. Ils se traînaient dans la boue comme des bêtes, en veillant dans une crevasse pour tendre l'oreille, par-dessus les chevaux de frise, afin de saisir une date, une heure, un indice d'attaque. Loin de leur cantonnement, ils se faufilaient le long des lignes allemandes, tremblant de peur et de froid dans leur poste de guet clandestin, et passaient parfois des nuits entières recroquevillés dans un trou d'obus. Le seul à avoir touché les trente francs fut Augustin Latour, un cadet qui venait de Manosque. Il racontait avoir découvert une fois un Allemand au fond d'un ravin, le cou cassé par une chute, et il lui avait fouillé les poches. Il n'y avait rien trouvé d'autre que des lettres en allemand, des marks-papier et de petites pièces en métal avec un trou carré au centre, mais dans un double fond en cuir, au niveau de la ceinture, il vit trente francs, soigneusement pliés en six, que l'Allemand avait sans doute

HERITAGE_cs6_pc.indd 25 20/05/2020 15:46

volés à un cadavre français. Il les brandissait alors, fier de lui, en répétant :

– J'ai remboursé la France.

Ce fut plus ou moins à cette époque qu'on découvrit un puits à mi-chemin entre les deux tranchées. Jusqu'à la fin de sa vie, Lazare Lonsonier ne sut jamais comment les deux lignes ennemies s'étaient accordées sur un cessez-le-feu pour y accéder. Vers midi, on suspendait les tirs, et un soldat français disposait d'une demi-heure pour sortir de sa tranchée, s'approvisionner en eau avec de lourds seaux et faire marche arrière. La demi-heure passée, un soldat allemand se ravitaillait à son tour. Une fois les deux fronts fournis, on recommençait à tirer. On survivait ainsi pour continuer à se tuer. Cette danse noire se répétait tous les jours avec une exactitude militaire, sans aucun dépassement de part et d'autre, dans un strict respect des codes chevaleresques de la guerre, au point que ceux qui revenaient du puits disaient entendre pour la première fois, après deux ans de conflit, le chant lointain d'un oiseau ou la meule d'un moulin.

Lazare Lonsonier se porta volontaire. Chargé de quatre seaux pendus aux avant-bras, de vingt gourdes vides en bandoulière et d'une bassine à vaisselle entre les mains, il atteignit le puits après dix minutes de marche, en se demandant comment il rebrousserait chemin avec les mêmes récipients pleins. Le puits, entouré d'une vieille margelle et d'un muret décrépi, avait la tristesse d'une volière vide. Tout autour gisaient quelques bassines trouées de balles et une

HERITAGE_cs6_pc.indd 26 20/05/2020 15:46

vareuse militaire que quelqu'un avait abandonnée sur le rebord.

Il attacha l'anse du seau au bout d'une corde et le fit descendre jusqu'à entendre un clapotement. Il tirait pour le remonter, lorsqu'une masse apparut subitement comme un rocher devant lui.

Lazare leva la tête. Debout, couvert de boue de camouflage, un soldat allemand pointait son arme sur lui. Terrifié, il lâcha la corde, laissant tomber le seau, se redressa d'un bond, voulut s'échapper, mais trébucha sur une pierre et cria :

– *Pucha !*

Il attendit le tir, mais il ne vint pas. Lentement, il rouvrit les yeux et se tourna vers le soldat. Il fit un pas en avant, Lazare recula. Il avait sans doute le même âge que lui, mais l'uniforme, les bottes, le casque, tout lui en donnait davantage. Le soldat allemand baissa son pistolet et lui demanda :

– *Eres chileno ?*

Cette phrase fut chuchotée dans un espagnol parfait, un espagnol où apparurent des condors furieux et des *arrayanes*, des cormorans et des rivières qui sentent l'eucalyptus.

– *Si*, répondit Lazare.

Le soldat eut une expression de soulagement.

– *De donde eres ?* demanda-t-il.

– *De Santiago*.

L'Allemand eut un sourire.

– *Yo también. Me llamo Helmut Drichmann*.

Lazare reconnut le jeune voisin de la rue Santo Domingo qui lui avait demandé, dix ans auparavant,

HERITAGE_cs6_pc.indd 27 20/05/2020 15:46

l'origine de son nom. La nouvelle de la guerre était tombée sur eux en même temps. Tous deux avaient cédé à la tentation de traverser un océan pour défendre un autre pays, un autre drapeau, mais à présent, devant ce puits, l'espace d'un instant, ils revenaient en silence pour s'abreuver à la source qui les avait vus naître.

– *Escuchame*, dit l'Allemand. On prépare une attaque surprise vendredi soir. Débrouille-toi pour être malade ce jour-là et passe la nuit à l'infirmerie. Ça pourrait te sauver la vie.

Helmut Drichmann prononça ces mots d'un seul souffle, sans calcul ni stratégie. Il le dit comme on donne de l'eau à un autre homme, non pas parce qu'on en a, mais parce qu'on connaît la soif. L'Allemand ôta son casque d'un geste lent, et seulement alors Lazare put le voir avec netteté. Son visage était d'une beauté marmoréenne, lourd et mat, d'une couleur sobre, dont la patine rappelait le charme discret des vieilles statues. Lazare se souvint de tous ces soldats qui dormaient dans des fosses dans l'espoir de surprendre une conversation, de révéler la cachette d'un peloton ou la position secrète d'une mitrailleuse, et il mesura le prix de cette confidence, qui lui apparut tout à coup évidente et absurde, jetée avec ses grandeurs et ses bassesses dans les véritables dimensions de l'histoire.

Il vécut ce jour-là le premier dilemme d'une longue chaîne que devaient poursuivre les générations après lui. Devait-il se sauver en se réfugiant à l'infirmerie, ou bien protéger les siens en faisant un rapport à son

HERITAGE_cs6_pc.indd 28 20/05/2020 15:46

supérieur ? Le refus de choisir montait en lui comme une clameur muette. Lorsqu'il regagna les lignes françaises, et qu'il croisa les yeux de ses compagnons, il craignit qu'on ne lise dans son regard sa double identité de menteur et de traître.

Il conclut ainsi que, par amour pour le Chili, il fallait respecter le secret que Helmut Drichmann venait de lui confier. Il imagina un juste milieu impossible entre l'imposture et l'aveu. Il chercha un indice, un signe qui le pût confirmer dans ce choix, mais face à ses camarades fatigués, il demeura hésitant, incertain. En voyant Charles et Robert sous des couvertures crasseuses, sur des lits de blé battu, la honte qu'il éprouva fut telle qu'il s'aperçut qu'elle avait effacé sa décision. Il comprit que la véritable fraternité le liait, au fond de lui-même, à un autre choix. Il ne le saisit pas tout de suite. Il était loin de soupçonner qu'il venait d'assister à la déchirure d'une première blessure, mais avec une discrète pudeur, une heure après son retour, il informa son supérieur de l'embuscade allemande. Quand on lui tendit les trente francs de prime, il les refusa.

Le jeudi, l'escouade de Lazare attaqua à l'aube avec cent cinquante hommes bien armés et les Allemands, pris par surprise, encore endormis, furent incapables de repousser l'offensive. On jeta des grenades dans les paillasses, on brûla les garde-manger, on exécuta des prisonniers, on lâcha des meutes de chiens, on fusilla des otages. Pendant plusieurs heures, on reproduisit les mêmes abus qu'on condamnait chez l'ennemi. Bientôt, les Français furent les seuls debout, entourés

HERITAGE_cs6_pc.indd 29 20/05/2020 15:46

de vaincus qui rampaient dans la fange. Lazare chercha des yeux le cadavre de Helmut Drichmann dans la plaine fumante. Il retourna les corps, déchiffra les plaques, courbé sur chaque uniforme, les yeux rivés au sol, si absorbé qu'il ne vit pas l'obus éclater près de lui.

La bombe explosa à un mètre avec une force foudroyante. Bien des années plus tard, au bout de sa vie, quittant le monde dans sa maison de Santo Domingo, Lazare devait se souvenir avec une précision terrifiante de cette détonation qui le projeta dans les fossés d'un abri voisin et lui fracassa les côtes contre une pierre. Le choc lui ouvrit le flanc gauche et lui creusa un trou si profond qu'on apercevait, couvert de terre et de pluie, son poumon à découvert. Avant de perdre connaissance, il crut voir le visage de Helmut Drichmann se pencher sur lui. Puis, il se laissa sombrer dans un abîme éthéré et oublia cette scène pendant des années, jusqu'au jour où, trente ans et deux mois plus tard, ce même soldat allemand, chargé d'or et de boue, vint le chercher dans son salon pour l'accompagner dans sa rencontre avec la mort.

HERITAGE_cs6_pc.indd 30 20/05/2020 15:46